



Dessin de Georges Bellows.

Page extraite de la revue *The Masses*, New-York, Juillet 1917.

THIS man subjected himself to imprisonment and probably to being shot or hanged

CET homme s'est condamné lui-même à être mis en prison et probablement à être fusillé ou pendu

THE prisoner used language tending to discourage men from enlisting in the United States Army

LE prisonnier a usé d'un langage tendant à détourner les hommes de s'enrôler dans l'Armée des Etats-Unis

IT is proven and indeed admitted that among his incendiary statements were —

IL est prouvé et en vérité admis que parmi ses déclarations incendiaires il y avait :

THOU shalt not kill
and
BLESSED are the peacemakers

*TU ne tueras point
et
HEUREUX les pacifiques*

N° 13. — 2^e année

OCTOBRE 1917

20 centimes

les tablettes

CONDITIONS D'ABONNEMENT. — Pour tous pays : Un an, 2 fr. — Six mois, 1 fr.
Adresser ce qui concerne : la Rédaction, à Claude LE MAGUET; l'Administration, à Albert LEDRAPPIER
Case postale 13718 Jonction, Genève.

SOMMAIRE. — *La guerre et la liberté individuelle*, BERTRAND RUSSELL — *Minorités libres* — *Aux Conscientious Objectors d'Angleterre et d'Amérique*, P.-J. JOUVE — *Aux pacifistes sincères*, CH. B. — *Cézanne et son marchand de tableaux*, HENRI GUILBEAUX — *Après trois années*, J.-P. SAMSON — *Hymne au peuple russe*, LOUIS CHARLES-BAUDOIN — *Livres et Revues*

La guerre et la liberté individuelle

Bertrand Russell, philosophe et mathématicien anglais, est l'une des grandes âmes libres qui dans tous les pays combattent contre la guerre. Apôtre de la fraternité humaine et de la liberté individuelle devant l'Etat, il fut le principal chef spirituel de l'opposition à la guerre en Angleterre. Ce message qu'il écrivit pour les Américains le 27 février 1917 est antérieur à l'entrée en guerre des Etats-Unis; mais il n'a pu être publié qu'en juillet 1917 par l'intrépide revue anti-guerrière The Masses (Les Masses) de New-York. En 1916, Bertrand Russell lui-même a été condamné pour avoir pris la défense des « conscientious objectors » (réfractaires par conscience), des hommes qui, par milliers en Angleterre, ont refusé de prendre part à la guerre sur l'ordre de leur conscience religieuse ou morale.

C'est un principe reconnu par les Etats que le gouvernement a le droit d'exiger des citoyens qu'ils servent dans la guerre. Certains Etats n'ont pas jugé nécessaire d'exercer ce droit, mais tous l'ont réclamé comme droit. A cette exigence, les « Conscientious Objectors », en Grande-Bretagne, ont opposé un défi, et l'ont opposé avec succès. Au milieu de la plus grande guerre qu'ait vue l'histoire, malgré les injures, l'ostracisme, la prison, les voies de fait brutales, même la condamnation à la peine de mort de quelques-uns d'entre eux, ils sont restés fermes et ils ont refusé de faire partie de l'armée. Certains peuvent se demander si leur attitude a fait beaucoup pour avancer la cause de la paix, mais personne ne peut mettre en doute ce qu'ils ont fait pour la cause de la liberté individuelle, qui est peut-être une cause encore plus grande, et à laquelle la cause de la paix est finalement liée de manière indissoluble.

Depuis la fin du Moyen-Age, dans toute l'Europe, le pouvoir de l'Etat a grandi. Il a grandi en France par la Révolution, et dans les autres pays, par leur résistance à la Révolution. Le socialisme enrôla les forces de progrès du côté de l'Etat, et la guerre a complété ce que le socialisme avait commencé. On admet à présent que l'Etat a le droit de dicter à tout homme et à toute femme ce qu'ils doivent faire et pour quel salaire; ce qu'ils doivent manger et boire, et où manger et boire; et (ceci est le plus important) quelles opinions ils doivent professer. Dans cette universelle prison, les seuls hommes libres qui restent sont les Conscientious Objectors. Les geôles ont été presque vidées de leur population habituelle, qui exerce ses talents sur le front; elles ont été remplies d'hôtes d'un nouveau genre, d'hommes qui mettent la liberté de l'esprit au-dessus de la liberté du corps, et qui, avec l'assentiment intime du soldat de la conscience qu'ils portent en eux, continuent à refuser de tuer ou d'aider à tuer, quel que puisse être le châtement.

Quiconque réfléchit sur l'histoire de l'œuvre humaine — en science, en philosophie, en littérature, en art, en religion, en morale — peut voir aussitôt que l'organisation complète de la communauté qui est désirée par les gouvernements et par beaucoup de socialistes, est totalement incompatible avec tout progrès fondamental. Une société qui ne laisse pas de place au rebelle doit être une société stationnaire, jusqu'au point où, à force de rester stationnaire, elle devient rétrograde. La tyrannie de l'Eglise, au Moyen-Age, a maintes et maintes fois écrasé les faibles débuts de civilisation; ce n'est que par la résistance d'abord des frères « spirituels » Franciscains, puis des Réformateurs, que l'individu a conquis suffisamment de liberté pour obtenir les triomphes des quatre siècles derniers. Maintenant ce n'est plus l'Eglise, mais l'Etat dont la tyrannie menace de détruire l'individu et d'empêcher toute progression en art, en science et en morale. La grande arme de l'Etat est le militarisme, comme la grande arme de l'Eglise était le dogme. La résistance à l'Etat exige moins de courage qu'il n'en fallait autrefois pour résister à l'Eglise. Ceux qui désobéirent à l'Eglise furent brûlés; ceux qui désobéissent à l'Etat seront, au pis aller, fusillés. Il n'est pas nécessaire d'atteindre à un degré spécial d'héroïsme pour résister à la tyrannie de l'Etat; ce qui est requis, c'est du sens commun, de la pondération intellectuelle, et assez d'esprit social pour refuser de participer à une inutile destruction.

Les théoriciens de la politique parlent toujours de « l'Etat » comme si c'était quelque chose de tout à fait impersonnel. C'est une pure sottise métaphysique. L'Etat consiste en un certain nombre de vieux messieurs, différents messieurs pour différentes besognes. Presque tous ces vieux messieurs sont inférieurs au niveau moral moyen de la communauté, puisque l'habitude du pouvoir tend à faire de l'homme un autocrate et un tyran, et puisque le pouvoir est difficile à acquérir sinon par des procédés qui ne sont pas entièrement honorables. Etant vieux, ils n'envisagent pas la guerre comme ceux qui la font. Le goût pour les spectacles de gladiateurs n'est en aucune façon disparu, mais les hommes et les femmes se le déguisent à eux-mêmes en faisant de belles phrases sur « la lutte pour le droit ». Le désir de victoire est naturellement plus fort chez ceux qui ont la part la plus petite du fardeau et la part la plus grande de la gloire: les hommes d'Etat et les généraux. Pour toutes ces raisons, la communauté qui se livre à l'autorité illimitée de l'Etat fait ce qu'il faut pour que le pouvoir soit orienté vers des buts plus sanguinaires que ceux qu'elle aurait pu choisir librement.

L'Amérique a été jusqu'ici la moins militaire de toutes les grandes puissances et celle où l'individu jouissait du plus de liberté politique. Les amis de la paix et de la liberté se demandent anxieusement si ceci doit changer. En Grande-Bretagne, nous savons par une pénible expérience combien sous ces rapports tout peut changer vite et facilement. Nous savons qu'une « guerre juste » peut servir à excuser toute espèce d'iniquités; nous savons que la croyance dans la supériorité morale de la patrie peut servir à pallier toutes les fautes que le gouvernement a envie de commettre. Nous comptons sur l'Amérique, avec une anxieuse espérance, pour éviter les erreurs qui ont été commises en Europe. Nous sommes stupéfaits par cette logique qui veut que la « préparation à la guerre » ayant déchaîné ces horreurs sur l'Europe, l'Amérique doive se livrer par conséquent à la même préparation. Nous avons foi dans votre président, mais nous sommes conscients des terribles forces contre lesquelles il doit combattre.

Notre ultime espoir est dans la jeunesse. Dans ce pays, à ma connaissance, et dans toutes les autres nations civilisées, suivant ce que l'on entend dire, les jeunes ne partagent pas la férocité des vieux; ils croient que leur vie peut être employée plus utilement qu'à leur destruction mutuelle, et ils constatent que la préparation à la destruction n'est pas le moyen de l'éviter. Parmi ceux qui se battent réellement, ce point de vue est devenu très répandu. Ceux qui survivent à la guerre étonneront les militaristes de l'arrière qui s'imaginent être les amis des soldats. Les jeunes hommes d'Amérique rendront le plus grand des services à leurs contemporains d'Europe moins fortunés, en maintenant à travers toute la durée de la guerre, le droit de l'individu à juger par lui-même s'il doit s'engager dans la destruction sur l'ordre d'hommes plus ou moins sages et moins humains que lui, ou s'il doit préserver inviolé le principe que le jugement personnel de l'homme vis-à-vis du bien et du mal doit être le mobile suprême de sa conduite.

Londres.

BERTRAND RUSSELL.

(Traduit par ANDRÉE JOUVE).

— Diogène, d'où êtes-vous ? lui dit quelqu'un. — Je suis citoyen de l'univers, répondit-il. — Eh non, reprit un autre, il est de Sinope; les habitants l'ont condamné à sortir de leur ville. — Et moi, je les ai condamnés à y rester.

Erratum

Dans l'œuvre de Tolstoy : *Le Passant et le Paysan*, que nous avons publiée dans les dernières *tablettes*, s'est produit à l'imprimerie une omission de texte. Il convient de rétablir comme il suit :

(Page 3, colonne 2, ligne 62).

LE PAYSAN. — C'est vrai. Mais c'est si difficile, trop difficile. Parfois on n'en peut plus. On perd patience.

LE PASSANT. — Pour son âme, il faudra pourtant bien supporter.

LE PAYSAN. — Eh bien oui. Nous vivons mal car nous oublions Dieu.

LE PASSANT. — C'est la question. C'est pour cela que notre vie est mauvaise... etc.

Minorités libres

Richesse d'âme parmi l'indigence morale asservie au dollar. Esprit élevant son niveau, tandis que tout autour, le matérialisme est à son étiage. Intelligence domiciliée au pays des Hurons. Conscience récalcitrante. Dignité échappée du troupeau. Foi construisant son édifice malgré la tempête. Amour défiant de sa seule douceur la haine, chargée comme un hoplite de son attirail de lois pour la répression...

Hourra ! Voici venir à nous les hommes libres d'Amérique. La guerre a recruté là-bas de nouveaux rebelles.

Le monde avait besoin de mobiliser son élite. On ne s'y trompera plus désormais. Le renom de pensée, d'audace, la réputation d'homme de foi et de bien, la confiance, étaient impartis sans épreuve et allaient de la sorte, le plus souvent, aux faiseurs. Les événements se sont chargés de révoquer tout ce qui, dans ce domaine, avait été obtenu par usurpation. Et c'est tout un monde démasqué qui se voue au rôle auquel il est vraiment propre.

Tel écrivain sceptique vous prend tout d'un coup des allures de chauvin capables d'éclipser Déroulède, de ridicule mémoire. Tel savant, homme d'analyse et de libre examen, se révèle un gobe-mouches incomparable. Tel philosophe paradoxal ne se distingue dans le troupeau que par des bêlements plus puissants et plus répétés. Tel artiste novateur choit dans le genre pompier de la marque la plus répandue. Tel faux apôtre se tait soudain, occupé qu'il est à satisfaire son appétit. On ne parle pas la bouche pleine, sauf pour vanter l'excellence des mets et féliciter la cuisinière.

La guerre, en s'installant sur le monde, a séparé une poignée d'hommes du gros de la masse. Elle a fait ainsi une utile sélection, permettant aux vrais esprits libres de se reconnaître.

Mais le lot des minorités de bien est la persécution. Ceux qui aiment les hommes n'ont rien de bon à en attendre en retour. Aussi bien, quel mérite y aurait-il à ne donner l'amour que contre l'amour ? Exprimer hautement les sentiments et les pensées secrètes de la masse quand celle-ci est réduite au silence par la terreur, attire rarement autre chose que l'impopularité. L'exemple du courage n'est-il pas une offense à la lâcheté ?

Aucun peuple n'a voulu la guerre, affirme-t-on. Mais ils l'ont tous faite. Une telle innocence est chargée de bien lourds forfaits. Il n'y a d'innocence et de bonté réelles que celles qui se traduisent en volonté. Le monde ne manque pas de vertus, mais elles restent platoniques et le mal, lui est fort entreprenant.

Nous serions sans consolation si les minorités libres de chaque pays n'avaient exprimé l'homme.

Les dernières recrues de l'armée des indociles nous ont été présentées par Romain Rolland, dans le dernier cahier de *demain*. Son article « Voix libres d'Amérique » nous signale une des revues les plus représentatives de l'opposition américaine : *The Masses* (Les Masses). Les

derniers venus à la guerre y apportent un fanatisme qui est la plus terrible de leurs armes. Le nouveau champion de la démocratie n'a pas visage avenant. Sa face glabre et sa bouche ornée de dents d'or, vous ont quelque chose qui glace. Le nouveau champion de la démocratie détient une force dans son seul sourire. Lui résister avec humour comme l'ont fait les compagnons de *The Masses* est d'un beau courage. « Notre tâche est une tâche difficile, disent-ils ». On le croira volontiers. Il fallait étouffer ces voix railleuses et hardies. *The Masses* ont été supprimées, ainsi que neuf autres organes d'Amérique luttant pour la paix. On n'y va pas de main-morte en Amérique. « Un journal refuse-t-il de se plier à l'opinion d'Etat, nous dit Romain Rolland, on le supprime sans explication ou — ce qui est plus raffiné — on lui fait un procès pour cause d'obscénité ».

Le même vent de répression souffle sur l'Europe. La pensée libre est traquée partout.

Tout est bon contre les mécréants de l'heure : la calomnie, la menace et la prison.

Plaignons les infidèles d'autrefois, prudemment retirés dans l'Union sacrée, et soyons fiers, nous, les réprouvés, de pouvoir tendre la main à d'autres réprouvés.

Il n'y point d'art national, point de science nationale. L'art et la science appartiennent, comme toute chose excellente, au monde entier, et ils ne peuvent faire de progrès que par l'action mutuelle, générale et libre, de tous les contemporains, jointe à l'étude constante de ce qui nous reste et que nous connaissons du passé.

GÛTHE.

LOUIS XIV (mourant, à son petit-fils). — *J'ai trop aimé la guerre, ne m'imites pas...*

Aux pacifistes sincères !

Dédié aux tablettes :
« Vous vaincrez la haine par l'amour et la Vérité triomphera ».

Soyez fidèles, déclarez la guerre à la guerre, ne craignez ni la souffrance ni l'impopularité. Les poltrons sont plus souvent dans les tranchées que dans vos rangs. Les patriotes zélés de l'arrière sont plus pacifistes que belliqueux. Ne perdez pas courage, allez à l'assaut du mensonge, renversez la haine et tuez le chauvinisme et la rancune malsaine.

Vous avez la bonne part, les mères vous béniront, les femmes chanteront vos louanges avec leurs enfants, et un jour vous aurez l'approbation de vos gouvernements.

On n'aime pas la guerre, on la subit et on n'ose protester, c'est pourquoi ceux qui peuvent l'enrayer seront les héros de demain et les bienfaiteurs de l'humanité.

Si vous n'étiez pas persécuté, votre cause ne mériterait pas votre renoncement; votre puissance est reconvenue et votre devise s'impose.

Aux Conscientious Objectors d'Angleterre et d'Amérique

« Pionniers ! Pionniers ! »
Vous qui tracez la voie contre la guerre !
Le refus d'un de vous donne la vie à tous les autres.
Pionniers !
Dans ce monde hystérique et veule de sang,
Compagnons,
La foi d'un de nous,
Tous la respirent.

Compagnons, sentez-vous dans le vent de ma voix
Un seul cœur d'Univers,
Notre cœur d'Univers,
Un cœur de vie libre sur n'importe quelle terre,
Cœur qui brûle et qu'on veut écraser
Sous le grouillement des guerres,
Cœur d'amour ?

Je vous salue tous et je vous aime tous,
Révoltés !
Entre tous ceux que le Meurtre poigne au cœur,
Entre tous ceux qui nient la loi d'Argent,
Entre tous ceux qui feront la révolution des hommes,
Vous, les plus clairs,
Vous, les plus grands,
Car dans votre âme seule et assiégée
Se tient l'Idée Divine du monde :
Ne pas tuer.

Compagnons ! Pionniers !
Frères de l'Univers,
Vous sentir calmes et forts, ce soir, dans vos peines,
Fusillés, torturés,
Peinant sur la mauvaise terre, emprisonnés,
Fouaillés par le tribunal amer,
Mais forts,
Amis — vous sentir calmes et forts,
C'est nous sentir calmes et forts.
C'est mieux aimer le fraternel univers.

Compagnons ! Compagnons !
Le refus d'un de nous
Fait vivre tous les autres !

P.-J. JOUVE.

Pacifistes sincères, armez-vous !
Le combat sera dur, la tâche aride. Vos armes sont la patience, la persévérance et la résistance et la foi.

N'acceptez ni compromis, ni avantages; refusez l'argent, le nerf de la guerre, et ne craignez pas la menace et la moquerie et la calomnie. Ne renoncez jamais, ne reculez pas d'un pas, au contraire, attaquez en face. Soyez vigilants et hardis, bouillants d'amour.

Dans les rangs des belligérants, il y a des unions anormales, *redoutez-les*; craignez les pacifistes intéressés qui veulent la paix pour obtenir des avantages, ou par intérêts mesquins.

Pacifistes, debout ! Veillez, l'heure approche, la dernière offensive sera subie par vous.

Nombre des vôtres sont en prison, d'autres tués d'une balle ou d'une souffrance trop intense. Debout, l'élite; votre généralissime est votre cause même, votre étendard flotte avec sa croix. Pas de lâches, pas de poltrons. La terre est à vous et les belliqueux mourront par leurs propres armes.

Ch. B.

CÉZANNE et son marchand de tableaux

Lorsqu'une petite affiche rouge annonça la conférence de M. A. Vollard sur Cézanne, je tressaillis de joie. Eloigné de Paris depuis deux ans et ayant voué mon temps presque exclusivement à l'action, j'étais si heureux de pouvoir entendre parler d'un des maîtres de la peinture moderne, d'un hardi et solide constructeur, d'un artiste authentique qu'imitent si servilement ou si maladroitement tant de peintres. Et je me rappelai mes vistes quasiment quotidiennes des expositions et ma fréquentation assidue des ateliers de Paris. Cézanne ! une conscience d'une probité légendaire et unique, un visionnaire réaliste, sobre et rude, un nom venant tout d'un coup ressusciter par delà l'horizon — qui depuis trois ans demeure obstinément fuligineux, — la couleur robuste et allègre.

Or, pendant une heure, j'entendis un petit homme trapu, correct, développer correctement une série d'anecdotes grotesques, rapporter des mots créés de toutes pièces et n'ayant, aussi bien, nulle originalité. J'enregistrai avec stupéfaction le débit monotone et sec d'un soi-disant admirateur de Cézanne, se plaisant systématiquement à réunir tous les traits susceptibles de rendre le grand peintre ridicule, sans plus. Avec une éloquence inconsistante, à l'aide d'un style loqueteux, voulant ironiser à froid, à la façon de Félix Fénéon — lorsque cet écrivain volontairement paresseux, ami de Jules Laforgue, voulait bien montrer dans la *Revue Blanche* et plus tard dans les nouvelles en trois lignes du *Matin* un esprit supérieurement ironique et fin — M. Ambroise Vollard n'eut pas un mot d'exaltation pour célébrer celui dont il exploita les œuvres d'une manière magistralement commerciale.

A la fin de la conférence, quelqu'un à qui je communiquais mes impressions me disait : « Mais vouliez-vous donc que Vollard fit quelque théorie ? » Non certes. J'abomine les théories élégamment établies par les écrivains d'art, critiques et esthètes, mais naïvement je croyais que quelqu'un ayant vécu dans l'intimité de Cézanne m'aurait découvert quelques précisions sur ses recherches, aurait montré le développement logique de son talent. Mais rien du labeur ni de la vie de Cézanne ne fut exprimé, et encore une fois — qu'il le voulut ou non — ce que récita le conférencier ne tendait qu'à faire passer l'admirable peintre de natures mortes, de paysage et de portraits pour un maniaque. Je ne suis pas de ceux qui admirent aveuglément un maître et ne peuvent l'imaginer qu'auréolé, transfiguré. Je suis réaliste dans tout. Mais il ne me viendrait pas à l'esprit, voulant faire connaître et aimer Romain Rolland ou Emile Verhaeren, de rassembler, en l'appuyant d'un commentaire, tout ce qui dans la vie de ces deux grands et vrais artistes pourrait les faire paraître puérils ou bouffons. Pourquoi M. Vollard ne nous a-t-il pas dit si Cézanne se servait de papier hygiénique ?

La vérité est que, marchand de tableaux et ayant

quelque flair, M. Vollard a mis le grappin sur Cézanne — et maintenant qu'il a transmuté en or les chefs-d'œuvre jadis bafoués et refusés au prix même d'une thune, il nous révèle l'estime véritable qu'il portait à « son » peintre, et nous offre des matériaux dont se contenterait à peine un vulgaire échetier.

Marchands de tableaux, critiques, littérateurs sont identiques décidément ; tout est matière à exploitation — matière esthétique ou matière monnayable ; et de l'art, du tempérament, ils n'en ont cure. Ce sont les marchands du temple qui triomphent, bouffis, décorés, honorés et bruyants au même titre que les financiers, les diplomates, les généraux, les politiciens, les directeurs de journaux : valets de l'or, pour qui tout n'est que chiffons de papier et de banque !...

HENRI GUILBEAUX.

Après trois années

Le numéro de novembre de la revue *demain* publie un court article dans lequel j'expose les raisons qui m'ont conduit, mobilisable dans le service auxiliaire de l'armée française à partir du 4 septembre 1917, à passer en Suisse dès la fin d'août. J'ai dit dans cet article comment une telle explication semble se justifier et à un double point de vue. D'abord, quoique inconnu et par conséquent dans une situation qui n'est point faite pour déterminer des erreurs d'une conséquence bien grande, il m'a paru souhaitable de faire le jour sur mon attitude afin de ne point laisser s'établir à mon sujet de fausses appréciations chez ceux des groupes et des individus avec lesquels je m'étais trouvé auparavant entrer en rapport. Si en effet la censure postale m'enlève toute possibilité d'agir en ce sens selon le moyen qui semblerait pourtant le plus indiqué, à savoir les lettres privées ; si même la censure française de la presse ne saurait tolérer le passage d'un écrit public de ce genre, le publier ce n'en est pas moins établir comme une manière de mise au clair virtuelle : il y a peu de différence, sans doute, entre un muet perdu dans une foule de gens qui parlent et un homme capable de parler abandonné dans la solitude, mais du moins ce dernier a-t-il sur l'autre l'avantage de pouvoir élever un cri. Encore pour ma part, ne suis-je pas dans une solitude, car ce serait à coup sûr pour un propos bien personnel et bien étroit retenir l'attention de lecteurs légitimement indifférents à des motifs aussi particuliers ; mais, — et c'est ici que l'explication purement personnelle dépasse les restrictions de son cadre primitif, — mais il est permis de penser qu'en ces tristes jours où les ténèbres sont si puissants et si universellement répandues, toute justification motivée d'une attitude humaine, quelle qu'elle soit, est capable de nous rendre tant soit peu de lumière et de vérité. Cette guerre nous a fait voir le plus achevé spectacle d'incohérence et de désadaptation des personnalités d'avec elles-mêmes ; il

semble que chacun ait oublié ce qu'il fut pour ne plus tolérer en soi que la vie factice d'idées surajoutées de l'extérieur. Ce qui caractérise un délire, ce n'est pas nécessairement son incohérence interne; il y a des fous raisonnants et Dieu sait combien de nos raisonnants officiels ont fait preuve d'une persévérance sans remède. En face de quoi, exposer clairement la trame de réactions tout individuelles, ce peut fort bien n'être pas égoïsme pur, mais offrir aux autres quelques-uns des effets bienfaisants d'un antiseptique.

Enfin, ajoutais-je dans ce même article publié par Guilbeaux, une seconde raison, plus directe, plus positive m'a poussé à parler. Et j'essayais en effet de faire voir de quelle façon il n'y a point de scandale à poser ce principe, fût-ce aujourd'hui où, moins que jamais, les hommes ne vivent et ne meurent ni pour ni par eux-mêmes, que le scepticisme social est possible sans entraîner pour cela le scepticisme humain. Ainsi ai-je montré comment, socialiste avant la guerre, mais plutôt jaoussiste, c'est-à-dire sans hostilité déclarée à l'égard de la patrie, dès les premières heures troubles de 1914 j'éprouvai que la participation à la lutte était une absurdité et que tout socialiste devait se proposer pour devoir d'en arrêter les horreurs par la révolution, si le groupement était possible; de les restreindre au moins par le refus individuel, par la désertion, tant que ce groupement demeurerait un simple espoir; j'ai dit comment ces pensées m'avaient fait adhérer au mouvement zimmerwaldien et m'avaient conduit à y faire adhérer également, dans la mesure où mon action peut se montrer efficace, mes camarades des jeunesses socialistes parisiennes et du groupe des étudiants. Or si ma situation actuelle, vue de l'extérieur, paraît être la conséquence logique et directe de la position théorique à l'instant indiquée, cependant la réalité n'est point si simple. Le scepticisme social n'est pas, que je sache, le péché capital des zimmerwaldiens; c'est pourquoi j'ai fait effort, dans ce dit article destiné à une de leurs revues, pour déterminer ce que je crois pouvoir entendre par là. Mais le faisant à l'intention des partisans d'une doctrine à laquelle jadis j'avais donné mon consentement, il se peut que l'expression n'en ait pas été parfaitement directe ni élaborée pour elle-même. Il s'agissait moins, en un mot, de poser une thèse que de la transposer relativement à certains lecteurs dont le premier et légitime mouvement eût pu être de m'en demander compte. Aussi m'a-t-il paru à propos d'apporter à un organe comme *les tablettes*, non moins ardent mais dont les tendances ne sont pas nécessairement aussi précises, aussi codifiées, des réflexions plus générales, plus déliées par rapport aux contingences de parti. Non que je fasse à Guilbeaux et à sa revue l'offense de les accuser d'étroitesse et de sectarisme, l'accueil que j'en ai reçu est fait pour prouver l'inexactitude de ce que serait une telle accusation. *demain* n'eût point refusé de me laisser parler d'une façon abstraite et générale; mais c'est moi qui devais à mes anciens coreligionnaires, si je puis dire, une explication

qui tint compte d'eux au premier chef et de nos idées un jour communes.

Ici même, d'ailleurs, en août 1917 et sous la signature de Jean Louis, a paru une *Lettre aux Suisses* dont l'auteur, qui m'est à bien des titres très cher, n'a point laissé de me viser, ainsi que plusieurs de nos amis communs, lorsque parlant des rares hommes demeurés libres en pays belligérant, et spécialement en France, il a écrit: « Certains ont l'esprit assez large pour embrasser encore tout l'univers dans leur horizon, mais ils se bornent à l'ironie et au mépris: La cruauté de leurs semblables les rend conscients de leur liberté, leur donne un sentiment aristocratique de leur valeur, qui les scinde plus irrémédiablement de toute humanité ». Or il me semble que c'est aller un peu vite dans la condamnation de ceux qui, conscients de ce que l'homme doit être et des fins supérieures auxquelles il se doit consacrer, refusent de tenir sans cesse leurs regards fixés sur le spectacle d'horreur dérisoire où se réduit l'Europe actuelle. Sans doute, pour se mieux faire entendre, Jean Louis ajoute aussitôt cette phrase dont il est impossible qu'elle n'éveille point d'écho dans le cœur de tout homme digne de ce nom: « Ils ne sont pas crucifiés, écrit-il, comme le Nazaréen, que l'amour faisait souffrir de toute la souffrance humaine ». Mais si fort que puisse être l'appel de l'amour, si pressante sa voix, si exigeante la revendication multipliée que jusqu'à nous élève la souffrance de nos semblables, il n'est point sûr que l'attitude chrétienne, dont en somme Jean Louis se fait ici l'apôtre, soit la seule attitude possible, ni même la vraie, celle qui entraîne la plus haute participation à cette humanité dont on nous dit que se trouvent irrémédiablement scindés, plus mêmes que ne le sont, affairées et brillantes, certaines femmes de la Croix-Rouge, les quelques hommes soucieux de ne point sombrer dans le délire sous le beau prétexte que les délirants seraient la majorité.

S'il n'y avait dans l'humanité que les hommes, ce serait à désespérer. Non qu'il y aurait quelque chose de particulièrement choquant à expliquer ce qui se trouve en nous de plus élevé par la seule action des réalités collectives: prises comme telles, les considérations d'origine n'ont jamais beaucoup d'intérêt. Mais elles deviennent plus angoissantes dès qu'on en veut tirer les conséquences pratiques et, à ce compte, s'il était établi que le philosophe, l'artiste, l'ascète ont pour fonction unique de travailler pour la foule, sans doute devrait-on avoir en soi une bonne dose d'illusion ou de résignation chrétienne pour ne point verser *illico* dans le scepticisme le plus complet touchant les valeurs humaines. Je comprends fort bien qu'en présence de l'idéologie sociale d'anthropophages dont nous sommes sursaturés depuis bien avant la guerre, on croit apercevoir le remède dans une position directement antiéthique, encore qu'elle demeure sur le même plan. A l'ordre de haïr, on répondra par la prédication de l'amour; à l'exploitation capitaliste, on opposera la revendication légitime des opprimés; et, chacun mettant en face des philosophies réac-

tionnaires de l'histoire d'autres philosophies, celles-ci révolutionnaires, nous verrons une fois de plus s'unir en des esprits intenses et en des cœurs ardents une volonté rationnelle et une soif mystique de révolutionner le monde pour lui apporter une harmonie enfin parfaite. Les grands penseurs révolutionnaires, comme Michelet, souvent se sont plu à comparer la Réforme à la prédication du Christ, et à la Réforme la Révolution. L'ennui est que Jésus fut suivi de Grégoire VII, de Henri VIII, Calvin et, sans compter Robespierre, Rousseau, de Bonaparte. Il semble à considérer l'histoire, qu'une nécessité sauvage amène toute attitude sociale généreuse à dégénérer, à se retourner pratiquement contre elle-même. A aucune époque, on n'a eu plus ardemment soif de la justice, peut-être, que depuis le XVIII^e siècle; jamais peut-être non plus l'oppression de l'homme par l'homme ne s'est montré plus efficace. Et cela se comprend, en un sens, car la réalité sociale est un tout complexe et obscur dont il nous est essentiellement malaisé de nous rendre un compte exact. Telle idée grande et belle nous séduit mais savons-nous d'où elle vient et quels intérêts elle couvre? Indépendamment de son étroitesse, de ses erreurs, l'école radicale anglaise, par exemple, représente de ce point de vue un type achevé de cette justification rationnelle d'intérêts qui, eux, n'ont rien de commun avec la raison. Elles sont belles et humaines les théories sociales d'un Stuart Mill; elles n'en sont pas moins étrangement en accord avec les exigences commerciales de la grande bourgeoisie anglaise. L'exemple, du reste, est loin d'être unique; depuis les Encyclopédistes jusqu'à Sorel, une suite de systèmes sociaux se sont présentés dont le but était de faire œuvre de lumière, et nous les voyons tous les uns après les autres recouvrir et servir telles ou telles revendications ventrales. Sans doute on peut toujours dire que les apôtres ne sont pas responsables de conséquences concrètes contre lesquelles ils se seraient élevés; mais il est permis de se demander toutefois si un rythme aussi fatal de chute, de perversion par la pratique n'est pas révélateur d'un élément de mort plus fondamental, plus profond. Est-ce que tout messianisme social ne serait pas une involontaire mise au service de l'esprit par le ventre? Proposition, si elle était vraie, qui ne nous laisserait plus aucun refuge au cas où la pensée ne serait qu'une fonction sociale, sans plus, car la même malédiction, dès lors, s'appesantirait et sur les valeurs collectives, et sur les valeurs humaines.

(A suivre)

J.-P. SAMSON.

En vente aux " tablettes "

Jean DEBRIT. — ... et ce fut la guerre, 1 vol.	fr. 3 50
Romain ROLLAND. — Au-dessus de la Mêlée.	» 2 —
Henri GUILBEAUX. — Du champ des horreurs.	» 3 —
P.-J. JOUVE. — Poèmes contre le grand crime.	» 1 —

Nous publierons prochainement la liste complète des ouvrages qu'on peut se procurer à notre administration.

Hymne au peuple russe

A P.-J. Jouve.

Le déluge du sang avait couvert le monde de la pourpre de ses houles, et de l'arche flottante, nous attendions de voir rétrograder le flot;

De voir réapparaître le monde, ses mers, ses continents et leurs limites, le sinus de ses baies que l'eau baise, ses fjords échan-crés, ses îlots.

Mais le vieux monde peut-être ne doit pas reparaître, ni ses frontières torturées; peut-être le déluge n'aura pas de reflux et demeurera comme une tombe.

Peut-être un dénouement imprévu, inouï, déliera notre angoisse : un nouveau déluge plus grand qui s'abattra sur l'autre comme une trombe.

Et voici que frémit à l'orient d'Europe la fragile lueur d'une aube qui blanchit, et le murmure d'éveil de la mer à l'aube,

Et voici que s'anime la mer morte des steppes dans le mutisme de leurs neiges, comme sur le corps de l'épouse ondoie la blancheur de la robe.

Et voici que par l'infini silence des mornes plaines hivernales, les vagues blanches, éternelles endormies, s'agitent pour la révolte, Et c'est, après des siècles et des millénaires de germination lente, la graine couvée par la steppe, qui se lève pour la grande récolte.

Et c'est sur la moisson, le souffle prophétique et fustigeant qui passe, et c'est le frémissement d'aise de la Terre maternelle et contente.

Et ce sont — quand le vieux monde mort n'est plus qu'un caillot de sang noir — les assauts à vague haute d'une grande marée montante,

D'une grande marée qui monte et qui veut monter et qui gronde, et chante des mille voix de ses vastes vagues blanches,

Déluge qui veut couvrir l'autre et le laver aux flots de sa candeur, et sur le caillot du vieux monde, fondre comme une trombe et comme une avalanche.

Et voici que se met en mouvement comme une foule, pour un plus grand pèlerinage, la plaine que depuis des âges des pas de pèlerins harassent.

Et c'est une houle humaine : des Scythes pareils à ceux du temps de Rome — faces pâles où somnole la patiente éternité de la race,

Des barbes fines et frisées de Samoyèdes au blond décoloré, comme une plante grandie en une cave glacée où point de soleil ne tomba,

Des têtes, aux yeux de bons chiens, de moujicks encore engourdis, qui se lèvent en s'étirant du poêle tiède sous la pénombre de l'izba,

Des fantômes surgis des tréfonds de l'Asie, les pommettes sail-lantes, les yeux bridés et le teint un peu jaune; des faces éton-nées et camuses de Tatars :

Il se lève en houles, le peuple qui dort longtemps du sommeil de ses neiges, le peuple qui couva son rêve, qui attendit son heure, et qui vient tard.

Qui vient tard, mais à l'heure où il fallait qu'il vint, l'esclave de toujours, libéré par un coup d'épaule en exemple à l'Europe esclave.

Salut, peuple doux et candide comme une plaine où la neige on-dule, mais dont l'âme fervente bout, fermente et bouillonne de lave.

Cratère d'où ne sait quel Hékla, éclatement d'aurore boréale, éclaboussement de clarté sur le monde, volcan mystérieux des glaces.

Grande marée d'amour et de foi dans la vie, ô Révolte, toi qui gicles en coups de fouet sur les vieilles races trop lasses.
 Peuple candide et fort de toutes les Russies, salut, toi de qui la candeur fait la force, car elle est ta jeunesse et ta foi,
 Révolution qui vient de l'âme et des gouffres de l'insondable Bonté, et qui est par cela plus grande que toutes les révolutions d'autrefois !
 Toi dont le premier geste est d'abolir la mort, dans les grimoires de tes codes, tu nous devances, peuple des icônes, des convois de Sibérie et du knout,
 Vieux soumis révolté et révolté sans haine, ouvrier de la dernière heure, les derniers seront les premiers, et c'est toi qui nous mèneras sur la route.
 O vois comme elle ondoie et s'émeut sur ton corps, ta robe de neige, ô Russie aujourd'hui l'Épouse, aujourd'hui la Jérusalem, et l'Elue.
 O vois comme elle est belle sur toi, l'aube de la nouvelle alliance grande âme nuptiale, et comme la marée de ton amour afflue

Toi, peuple de Tolstoy, peuple selon Tolstoy, tu seras grand parmi tous les peuples, pour avoir entendu ton prophète,
 Toi qui t'en vins au jour de la délivrance prosterner devant Lui ta victoire et Lui tendre la gerbe de tes cœurs libérés comme Son plus beau trophée,
 Car tu t'en vins en houle, en inclinant tes drapeaux rouges et tes chants d'affranchis, vers la maison d'Iasnaya-Poliana où il n'est plus, et tu demandas Son image.
 Et devant son image apparue, tu fléchis la foule de tes genoux, et la houle d'amour de tes têtes baissées modula ton hommage.
 Et c'était dans la prostration des corps, l'ineffable élévation des âmes, comme l'Élévation dans l'Église et comme l'heure où l'on médite.

.....
 Puis tu brassas la neige vers la forêt où est Sa tombe, et Sa présence t'enveloppait; la barbe patriarcale de la neige t'ensevelissait jusqu'à la hauteur des épaules.
 Le ciel gris-bleu de mars était comme Son regard dilué dans l'espace, et Sa voie balayeuse du mensonges cinglait dans le vent dru du pôle.

N'était-ce pas le vent de cette grande voix qui soulevait tes vagues, et portait tes sursauts à la hauteur de ton désir et à la hauteur de ton âme ?
 N'était-ce pas le vent de cette voix qui te gonflait en marée d'équinoxe, et faisait tant gicler d'écume immaculée sur les poitrails fous de tes lames ?
 Marée blanche, seras-tu le linceul définitif du vieux mal, et seras-tu la neige où couve la sève d'un nouvel avril ?
 Ou bien te faudra-t-il toi aussi refluer, et devrons-nous vers l'horizon, t'écouter te perdre en un bruit diminué de clapotis et de grésil ?
 N'auras-tu fait que mordre toi aussi le bord du rivage ennemi, et que préparer la tâche à la marée qui viendra et qui préparera la prochaine,
 Jusqu'au jour attendu et prédit où le vieux mal miné s'effondrera comme un rêve, sous la neige infinie que les vagues déchainent ?

Juin-Juillet 1917.

LOUIS CHARLES-BAUDOIN.

Le nombre de nos correspondants augmentant sans cesse, il ne sera répondu, en principe, qu'aux lettres portant un timbre pour la réponse. De même, les manuscrits non insérés ne seront renvoyés que s'ils étaient accompagnés d'un timbre lors de leur envoi.

LIVRES ET REVUES

Pour paraître en octobre 1917, aux éditions de la revue *Les Humbles*, 4, rue Descartes, Paris 5^e, une brochure consacrée au poète, historien et régionaliste A.-M. Gossez, par MM. Philéas Lebesgue, Francis Yard, Marcel Lebarbier, René Bourgerie, Rémy Houssin, Emile Lebarbier et Camille Belliard, et comprenant des études, poèmes et bibliographie, ainsi qu'un portrait du poète.

Tirage restreint à 500 exemplaires. L'exemplaire sur alfa, 1 fr.; sur Hollande 3 fr.; sur Japon, 5 fr.

*par-delà la mêlée*¹, entre autres bonnes choses, contient un article de Pierre Chardon, « Réflexions d'un propagandiste », dont nous extrayons ce qui suit :

« ... Tout ce qui tend à rendre l'individu plus clairvoyant, tout ce qui enrichit son intelligence, augmente sa capacité de réflexion, n'influe-t-il pas sur la vie et le réel, davantage que toutes les phraséologies et les démagogues déclamatoires ?

« L'homme réfléchi, et non pas l'ignorant impulsif, peut seul agir en toute connaissance de cause, et se fixer les buts nettement établis. On ne crée pas de la raison avec une cohue rassemblée par l'appât grossier des résultats immédiats, on n'établit pas une cité d'harmonie avec une foule en délire qu'animent seuls des sentiments d'envie et de vengeance. N'a-t-on pas trop flatté le « lion populaire » ? Ceux qui se targuent d'émancipation vont-ils continuer cette méthode et traiter de rêveurs les camarades dont l'activité se consacre à des tâches plus profondes ? Qu'importe ! Que chacun poursuive sa route et trace son sillon.

« Plus tard on pourra comparer les moissons.

« ... Je sais ce que c'est que la foule. Je connais ses colères subites, ses joies enfantines, ses cruautés perverses, sa bêtise infinie. Je l'ai vu tour à tour applaudir avec une égale maestria des orateurs à faconde intarissable, venus défendre devant elle les points de vue les plus opposés. J'ai pris part moi-même à ces tournois, et j'ai pu expérimenter quelle force de suggestion, de séduction le meneur constitue; quel rôle purement hypnotique jouent le regard, le geste, le timbre de la voix, les effets savamment gradués, l'attitude, la fermeté, l'énergie, l'audace. Aussi je souris quand je vois certains placer leurs suprêmes espoirs d'éducation dans ces vastes meetings où l'on s'empile par milliers.

« De plus, j'ai approché les tribuns, et leurs dires ont corroboré mes observations, mes expériences personnelles. Au fond, ils méprisent cette foule venue les applaudir, et ils ne dissimulent point comment ils s'y prennent pour « empoigner » un auditoire et le tenir tout entier suspendu à leurs lèvres. Cette cuisine répugne aux vrais éducateurs, désireux de s'adresser à la raison et non à la sentimentalité factice. Ils laissent les procédés Barnum aux exhibitionnistes de tout poil, et préfèrent œuvrer dans un silence plus propice à l'éclosion des mentalités saines que le tohu-bohu des tréteaux et la rumeur de l'Agora.

« ... Des hommes convaincus, agissant selon leurs convictions, voilà ce qui nous manque et non pas les cadres ou l'organisation. Si vous aviez de la substance vivante, le corps s'organiserait vite. Mais les premiers éléments vous font défaut. Or, on n'organise pas le néant, on ne peut unir l'inexistant. Et voilà que vous revenez par un chemin détourné à cet individualisme décrié. Suscitez des individus, et tout le reste viendra par surcroît ».

Les Glaneurs, recueil éclectique mensuel, rue Chaumais, 4, Lyon. Le numéro, 0 fr. 10; abonnements. 1 fr. 50 l'an, extérieur, 2 fr.

Ai Popoli assassinati. — Traduction italienne de l'article de Romain Rolland : « Aux peuples assassinés », paru dans le cahier 11/12 de *demain*; avec une note du traducteur, G. Monanni, et un dessin de Frans Masereel. Une brochure de 32 pages, 0 fr. 15. Libreria Internazionale, Dienerstr. 40, Zurich.

Ma chi è, lutte hebdomadairement, en langue italienne, par la satire, contre la guerre. Le numéro, 0 fr. 10; 1 an, 5 fr., 6 m., 3 fr., 3 mois, 1 fr. 50. Zurich, case postale 1015.

¹ Bi-mensuel. Le numéro (extérieur) 0 fr. 15, la série de 10 numéros, 2 fr. 10. E. Armand, cité Saint-Joseph, 22, Orléans. [E. Armand vient d'être arrêté, on ne sait pourquoi, sans doute à cause de son activité, jugée subversive, bien qu'il la qualifiât lui-même d'inactuelle].